

n'ont fait que violer la liberté individuelle, notre Constitution et nos lois, ils ont arrêté des citoyens, fait des visites domiciliaires, censuré les journaux etc. etc. Et notre Gouvernement n'a pas même le courage d'intervenir et de protester!»

Quelques quarante pages du Journal sont couvertes d'extraits du livre de Maximilian Harden «Köpfe» que Welter trouve «très intéressant et si singulier. Beaucoup de sophismes, mais quelle réalité! Et comme on saisit bien les joints des événements qui se déroulent actuellement en Europe. Toute la littérature allemande depuis le commencement de la guerre, n'est que la reproduction et l'amplification des idées exprimées dans une forme si originale par Max. Harden. Ce n'est pas à dire que toutes ces idées sont nées dans la tête de M. Harden, mais il est certain que ce sont les idées des classes dirigeantes et dominantes en Allemagne, et que Harden n'a fait que les couler dans son style contorsionné et haché . . . Je n'ai rien appris de neuf dans le livre de Harden, mais je dois dire que la manière, dont il expose les faits m'a frappé et m'a facilité énormément la compréhension de cette lutte gigantesque . . . Harden ne l'a pas prévue, ne pouvait la prévoir, mais aujourd'hui on doit dire que cette guerre est sortie des événements des derniers trente ans, comme la fleur sort du bourgeon formé en automne, engourdi pendant l'hiver et éclos au printemps.»

Le 22 mai Michel Welter rencontra le ministre d'Italie, le comte della Torre di Lavagna «dans son équipage aux deux chevaux blancs. Il avait l'air très soucieux. Nous causâmes quelque temps ensemble. Je lui demandai s'il allait partir. Jusqu'ici, dit-il, je n'ai encore rien entendu ni de mon Gouvernement, ni du Gouvernement allemand. Le Gouvernement luxembourgeois est très gentil envers moi. Cette fois-ci, dit le Ministre, il sera très . . . J'interrompis: très convenable! Il sourit et dit: très bien.» Welter l'implora de ne pas partir, puisqu'il était maintenant le seul représentant diplomatique à Luxembourg; s'il partait «nous n'aurions plus personne à qui nous adresser. Il dit qu'il pensait qu'il pourrait rester, mais qu'il ne lui serait plus possible de correspondre avec son gouvernement. C'est plus que probable. Mais je doute que les Allemands qui ont fait partir les ministres de France et de Belgique, tolèrent que le ministre d'Italie reste ici . . . Nous devons donc nous attendre à voir se répéter les scènes du mois d'août où M. Eyschen se chargea de la mission de faire comprendre à MM. Mollard et van den Steen de Jehay qu'il était temps de partir.»

L'après-midi du 24 mai, Welter fait une excursion avec son ami Albert Rodange dans une partie de l'Ardenne jugée par tous ceux qui la connaissent comme une des plus belles de cette contrée:

«Nous sommes allés jusqu'à Goebelsmuhle, de là nous avons passé par le Feischterhaff et puis par un sentier des plus romantiques et des plus poétiques à travers les taillis et les rochers des bords de la Sûre, sommes montés vers le château de Bourscheid qui tombe totalement en ruines; nous y avons joui d'une vue magnifique sur les environs, sommes descendus à Michelau ou nous avons pris le train pour rentrer vers 9 heures